Questions sur la performativité ou La performativité comme jeu de société

Michèle Verdelhan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3546>
DOI : 10.4000/praxematique.3546
ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1984
Pagination : 108-131
ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Michèle Verdelhan, « Questions sur la performativité ou La performativité comme jeu de société », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 3 | 1984, document 3, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3546> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3546>

Michèle VERDELHAN

Université PAUL VALÉRY

MONTPELLIER.

QUESTIONS SUR LA PERFORMATIVITÉ
ou LA PERFORMATIVITÉ COMME JEU DE SOCIÉTÉ.

Depuis que les recherches des "philosophes du langage ordinaire" ont suscité l'intérêt des linguistes et que la pragmatique est devenue une branche de la linguistique, la question de la performativité a fait l'objet de multiples réflexions. Philosophes, linguistes et même sociologues ont cherché à analyser cette particularité du langage qui fait que, parfois, "dire c'est faire".

Toutefois, malgré l'existence d'ouvrages et d'articles très fournis sur ce sujet, la publication d'analyses aussi fines que complexes, il est peut-être permis de ressentir un certain malaise devant le traitement linguistique de la performativité. Ce traitement ne comporterait-il pas certaines confusions ou insuffisances, des dysfonctionnements dans les positions théoriques énoncées? Les problèmes fondamentaux sont-ils véritablement abordés ou au contraire éludés?

Le présent article n'a pas d'autre objet que d'exposer les doutes, les incertitudes, soulevés par l'examen des travaux les plus connus de ces dernières années sur la performativité. Les problèmes recensés sont de trois ordres: ils concernent d'abord

l'extension de la notion et les confusions de vocabulaire qu'elle provoque; d'autre part la validité de certains énoncés dits performatifs pris généralement comme exemples peut être mise en cause; enfin les rapports de la performativité linguistique avec le contexte situationnel méritent à leur tour d'être explicités, car c'est peut-être là en fin de compte que se trouve la source principale des difficultés présentées par la notion.

1. Extension de la notion de performativité.

Un premier sujet d'inquiétude provient du fait qu'il s'agit d'une notion à géométrie variable.

Si l'on se reporte à Austin (1962), il faut constater qu'on n'y trouve pas de définition claire de la performativité. Dans la première conférence, Austin signale l'existence d'énonciations qui ne relèvent pas du jugement du vrai et du faux et sont "l'exécution d'une action (ou une partie de cette exécution)" (p 40) (*). C'est en cela qu'on peut affirmer que dire quelque chose c'est le faire. "Oui, je prends cette femme pour épouse" permet effectivement de se marier. De là s'enchaîne pour Austin la distinction entre performatifs explicites et performatifs primaires (1962, p 62-63), les premiers contenant une expression "nommant l'acte même que j'accomplis en formulant l'énonciation (par exemple parier, promettre, léguer...)", les seconds ne comprenant rien de tel, comme "Je serai là" pour formuler une promesse. Cette distinction sera ensuite, on le sait, abandonnée pour la triade acte locutoire - acte illocutoire - acte perlocutoire, où s'opposent l'acte de dire quelque chose, l'acte effectué en disant quelque chose et l'effet produit indirectement sur l'auditeur.

De cette absence de définition précise dans un texte qui a servi d'appui à de nombreux travaux ultérieurs, découlent un certain nombre de problèmes.

1.1. Confusion entre énonciation performative, énoncés performatifs et verbes performatifs.

Austin note lui-même qu'il va travailler sur "une phrase performative, ou une énonciation performative, ou par souci de brièveté, un performatif" (1962, p 41). Par la suite Austin ne précise guère s'il travaille sur des phrases, des verbes ou des actes, confusion qui lui sera d'ailleurs reprochée par Searle (1979, p 51).

Ce flottement explique peut-être certains glissements de sens du mot "performatif" signalés par Récanati (1981), sur lesquels nous reviendrons, ainsi que certains à-peu-près qu'on peut relever ça et là chez d'autres auteurs.

O. Ducrot par exemple (1972, p 69 sq) note qu'il y a énoncé performatif à deux conditions: "1) interprété littéralement il décrit une action présente du locuteur; 2) son énonciation a pour fonction spécifique d'accomplir cette action". Or tous les exemples pris ensuite par Ducrot sont de la forme je+ verbe performatif à la première personne du singulier de l'indicatif présent: il raisonne en réalité sur des performatifs explicites, sur des verbes performatifs et non sur des énoncés. Aussi en 1975 distinguera-t-il expressions performatives et verbes performatifs, et pour ceux-ci usage et sens performatif, en travaillant sur des énoncés et non plus sur des actes d'énonciation.

1.2. Confusion entre performatif et illocutoire.

G. Fauconnier (1979) s'intéresse également aux expressions performatives qui, dit-il, "servent à accomplir un acte social déterminé". Ici "expression performative" n'est pas employé au sens de Ducrot,

mais comme un équivalent d'énoncé performatif. "Vous irez à Tombouctou" peut d'après lui avoir une simple valeur constative, mais aussi être performatif "de bien des façons: si je suis le juge parlant au condamné, c'est une sentence; le colonel parlant au lieutenant c'est un ordre..."; ce peut aussi être une promesse, une prophétie, une nomination, une louange, un blâme.

On remarquera que cet énoncé dit performatif est en contradiction avec la définition donnée par Ducrot en 1972 puisque la condition (1) n'est pas respectée: l'énoncé ne décrit pas une action présente du locuteur; il n'est pas en accord non plus avec la définition de 1975 où expression performative désigne les performatifs explicites. Mais surtout cet exemple illustre le flou de la frontière entre performatif et illocutoire. La définition adoptée au départ par Fauconnier ajoute simplement le terme "social" à ce qu'Austin dit de l'acte illocutoire: "acte effectué en disant quelque chose". Les différentes valeurs imaginées pour cet énoncé sont certainement illocutoires: cela suffit-il à rendre l'énoncé performatif? C'est l'assimilation qu'Austin a refusé de faire et à cause de laquelle il a fini par renoncer à la performativité.

Il est vrai que les critères de définition du performatif manquent eux-mêmes de précision et de cohérence.

1.3. Flottement dans les critères de définition du performatif.

Une fois n'est pas coutume, tous les auteurs se retrouvent autour d'un point commun, la notion d'acte, présente dans toutes les définitions, même si elle disparaît souvent dans l'usage qui en est fait ensuite. Cette notion comporte certes des variantes: Austin y voit "l'exécution d'une action", Benveniste (1958) "un acte individuel de portée sociale" et il précise: "un énoncé performatif n'a de réalité que s'il est authentifié comme acte" (1963, p 273).

Autour de cette notion centrale s'établissent ensuite des divergences.

a) le problème des critères formels.

Austin (1962, 5^o et 6^o conférences) s'était posé la question de savoir si on pouvait identifier la performativité au moyen de critères relevant de la forme de l'énoncé; n'ayant trouvé ni critère grammatical ni critère lexical fiable il avait jugé que cette question aboutissait à une impasse et que de tels critères n'existaient pas.

Benveniste (1963) s'est inscrit en faux contre ce point de vue et a donné une définition très restrictive de la performativité en la basant sur une marque formelle: il y a performatif si l'on trouve " un verbe déclaratif-jussif à la première personne du présent construit avec un dictum", du type "j'ordonne que la population soit mobilisée" (1963, p 271). Un énoncé performatif comporte donc une marque spécifique: "Un énoncé performatif doit nommer la performance de parole et son performateur" (id, p 274). On remarquera que ces critères sont en fait utilisés par Ducrot, en 1972 sans qu'il le précise explicitement, puis en 1975 pour la définition de l'expression performative.

L'importance donnée par Benveniste aux tournures en je + indicatif présent s'explique par référence à sa théorie de la subjectivité dans le langage. Or Fauconnier (1979) et Berrendonner (1981) constatent, comme Austin l'avait fait, que des énoncés de ce type peuvent fort bien ne pas être performatifs. A quelqu'un qui voit un ministre en train d'écrire et qui lui demande: "Que faites-vous?", la réponse peut être: "J'ordonne que la population soit mobilisée", à la valeur purement descriptive. Peuvent être performatifs par contre des énoncés sans première personne du singulier: "Attention!" par exemple.

b) les sens du mot "performatif".

Si l'accord des linguistes ne s'est pas fait sur l'existence ou la non-existence de critères formels, il ne s'est pas fait non plus sur le sens même du mot "performatif". Recanati (1981, p 82-90) reproche à Austin d'avoir confondu deux sens de ce terme et d'avoir glissé de l'un à l'autre.

Au premier sens, le performatif " suscite l'état de choses auquel il fait référence", "il réalise l'état de choses qu'il représente" (p 86), en dénotant l'accomplissement de l'acte. L'énoncé a ainsi une valeur d'instauration d'une réalité nouvelle: c'est ce qui fait la différence entre "La séance est ouverte", qui institue une réalité de séance nouvelle, et "La terre est ronde" qui ne fait rien en matière de rondeur de la terre. L'important dans l'acte effectué ici, c'est son accomplissement.

Recanati montre ensuite qu'Austin a voulu mettre l'accent sur l'acte lui-même. Au deuxième sens, le performatif sert simplement à accomplir un acte illocutionnaire quel qu'il soit. A ce stade, il n'y a plus de critère décisif de reconnaissance de la performativité et Austin a dû la fonder logiquement dans l'ensemble des actes illocutoires.

c) le cas Berrendonner.

L'absence de critères formels décisifs et de définition rigoureuse de la performativité entraîne des interprétations plus audacieuses de la notion. Ainsi, dans un chapitre au titre contestataire, Quand dire c'est ne rien faire, Berrendonner (1981) règle-t-il joyeusement son compte à la performativité, ou du moins à la conception austinienne de celle-ci.

Le point de départ du raisonnement est simple: un acte,

c'est un geste; c'est pourquoi la production d'un énoncé verbal, qui met en jeu les organes phonateurs, est un acte locutoire, dit "acte d'énonciation". Par ailleurs le langage sert de système de suppléance au geste.

Les performatifs font donc partie des actes "L-Substituables", c'est-à-dire pouvant être suppléés par le langage. L'existence de ces actes suppose deux conditions: ils doivent être incommodes à réaliser par gestes effectifs, et une institution doit garantir la conformité du verbal et de l'action.

Il n'existe plus de classe spécifique de verbes performatifs. Tous les verbes, affirme Berrendonner, peuvent avoir des emplois performatifs. La réponse "On vient, on vient!" à l'ordre "A table!" a valeur performative parce qu'elle a valeur d'acte: elle remplace l'acte, au moins pendant un certain temps. Et bien sûr les verbes dits performatifs peuvent avoir d'autres emplois, constatifs ceux-là.

La performativité disparaît donc dans la L-substitution, au terme d'une analyse incisive qui se retient tout juste de ne pas la traiter de supercherie linguistique.

1.3. En résumé, on assiste donc à deux dilutions extrêmes de la performativité: d'abord par Austin dans l'opposition locutoire/ illocutoire / perlocutoire, puis par Berrendonner dans la masse des actes L-substituables. Entre les deux, des hésitations, des flottements, voire des contradictions dans les définitions ou les critères utilisés. On comprend alors que C. Kerbrat-Orecchioni (1983) ait pu apprécier comme problématique l'existence de la catégorie des performatifs. Aucun critère fiable n'ayant été dégagé, la performativité devient ainsi à peu près tout et n'importe quoi.

2. Les énoncés performatifs en question.

Un deuxième sujet d'inquiétude est fourni par l'examen de certains énoncés donnés comme exemples de performatifs. Le nombre d'exemples utilisés par les auteurs est d'ailleurs limité: ce sont toujours les vingt ou trente mêmes qui reviennent, et on retrouve généralement ceux qu'avaient proposé Austin ou Benveniste, qui servent de modèle. Or ce sont précisément certains de ces exemples qui posent problème.

2.1. Performativité, langue et discours.

2.1.1. Les exemples inadéquats de Benveniste.

Benveniste propose comme énoncés performatifs en je + indicatif présent des exemples comme: "je le proclame élu, je relève -x- de ses fonctions, je l'exempte, je l'exonère" (1963, p 272).

Il est clair que ces tournures sont inusitées ^{en français}. Dans les situations où pourraient figurer ces expressions, c'est le passif à la troisième personne qui est la règle: " -X- est proclamé élu, -X- est exempté (du service militaire), -X- est exonéré d'impôts". Faut-il donc considérer ces passifs comme un simple renversement de l'actif, ainsi que l'affirme Benveniste: "L'énoncé à la troisième personne peut toujours être reconverti en une première personne et reprendre sa forme typique"? (1963, p 272). Cela est abusif, et cette opération, qui permet bien sûr de ne rien changer à la règle de base je + indicatif présent actif, ressemble fort à un tour de passe-passe qui escamoterait la réalité linguistique.

Le passif employé ici, ou passif inachevé, a une valeur bien spécifique en français: en éliminant toute mention de l'agent, il laisse planer l'incertitude sur celui-ci, quand il ne l'occulte pas complètement. Aussi est-il un moyen linguistique privilégié

notamment par la presse, lorsque celle-ci veut laisser dans l'ombre l'auteur d'un acte pour attirer l'attention sur le fait lui-même: "Trois voitures incendiées la nuit dernière - Le ministre a été séquestré pendant une heure". De plus, en raison de la valeur d'accompli ^{verbales} acquise par les formes composées, comme Benveniste lui-même l'a montré, l'énoncé "La porte est fermée " ne peut être considéré comme le simple équivalent au passif de "Je ferme la porte". Passage de l'imperfectif au perfectif, disparition de l'agent, les deux tournures ne sont pas la simple transposition l'une de l'autre. Le locuteur de base ne s'y trompe pas, qui dit prudemment: "Le vase est cassé", et non pas "J'ai cassé le vase". Cette spécificité fait justement du passif un instrument privilégié de la pragmatique.

Il n'est donc guère possible de considérer que "-X- est exonéré d'impôts" est la simple transposition passive d'un "J'exonère -X- d'impôts", inadmissible linguistiquement et socialement. Le responsable de l'exonération, bien caché dans l'anonymat de l'administration, n'est qu'un porte-parole d'une autorité beaucoup plus générale, celle du Ministère des Finances, et supposer un "je" est ici particulièrement inadéquat. Dans une perspective pragmatique, ^{donc} les exemples de Benveniste entrent en contradiction avec sa propre théorie du performatif.

2.1.2. Les exemples improbables d'Austin.

Assez différent est le problème posé par certains exemples d'Austin parmi les plus connus: "Je déclare la guerre" (p42), "Je vous avertis que le taureau va foncer" (p 80), "Je promets de t'envoyer au couvent" (p 66), et bien d'autres.

Ces énoncés ne sont certes pas agrammaticaux, ni inacceptables sémantiquement. Ils ont l'apparence d'énoncés tout à fait

courants. Ils sont toutefois hautement improbables dans les situations de discours considérées. Si "Je déclare la guerre" renvoie au problème soulevé plus haut à propos de Benveniste, "Je vous avertis que le taureau va foncer" relève de la plus haute fantaisie, ou de l'humour anglais. Quiconque a traversé un jour un pré où se trouvait un taureau l'admettra sans peine. Or Austin insiste lui-même par ailleurs (et on y reviendra) sur le lien étroit qui unit l'énoncé performatif et la situation.

Même si l'on tient compte de l'humour, dont fort heureusement les linguistes ne sont pastout à fait dépourvus, des énoncés de ce type, et ils sont nombreux, soulèvent un problème important. Certes les verbes cités comme performatifs le sont bien dans les exemples donnés. Mais ces exemples étant des expressions d'emploi rarissime ou improbable comme "Je vous ordonne d'occuper la ville" (Vendler, 1970), voire inexistant, comme "Je vous avertis que le taureau va foncer", il faut en conclure que ces exemples ne sont pas du domaine du discours, mais appartiennent seulement au langage du linguiste, et sont de pures constructions théoriques. Il ne s'agit en tout cas pas de "langage ordinaire", du moins au sens ordinaire du mot "ordinaire"!

Travailler sur des exemples de ce type, c'est donc travailler sur des possibilités de combinaison des éléments de la langue, comme le fait, mutatis mutandis, la grammaire générative. Or, s'il doit y avoir une étude de la performativité dans la perspective pragmatique du langage en action, il paraît nécessaire de descendre du zénith des combinaisons formelles pour revenir au plan de la réalité. On ne peut bien sûr pas tout tirer d'un corpus, celui-ci étant limité par définition, et le linguiste doit faire appel à sa connaissance de la langue. Mais si l'on définit la performativité

comme acte et si on veut l'étudier dans la perspective pragmatique de "l'utilisation du langage dans le discours" (Diller - Recanatì, 1979,p3),on ne peut pas non plus tirer de lois fiables d'énoncés purement théoriques et jamais véritablement utilisés.

Descendre au plan de la réalité,c'est donc voir ce qui se passe dans le discours quotidien.Et il s'y passe,en matière de performativité,des choses bien étranges.

2.2. L'expression de la performativité dans le discours quotidien.

Les remarques qui vont suivre ne proviennent pas d'une enquête complète et structurée qui reste à faire,mais de sondages et d'écoutes diverses.A partir de situations de discours,d'actes de langage comme le pari,la promesse,l'ordre,on a recensé et examiné les énoncés réellement produits en français.Ceci a conduit à plusieurs constatations.

Les verbes "je promets","j'ordonne","je parie" sont dits performatifs,parmi les plus performatifs qui soient;indiscutés dans tous les travaux,incontournables dans les définitions,ce sont les piliers de la performativité:"je promets" sert à promettre,"j'ordonne" à ordonner,"je parie" à parier.Or,dans les situations observées de pari,d'ordre et de promesse,ce ne sont pas ces verbes qui sont employés pour réaliser l'acte.Par exemple,une mère s'adressant à son fils a pu dire:"Va te laver les mains - Tu te laves les mains et tu viens à table - Je t'ai dit de te laver les mains - Au lit et en vitesse!" et en sommet d'autorité:"Va te coucher,c'est un ordre",où "c'est un ordre" représente une description,une paraphrase de l'ordre précédemment donné.Mais dans aucune situation d'oral examinée n'est apparu un "je (vous - t') ordonne".De même pour l'acte de parier ou celui de promettre,qui utilisent de mul-

tiples tournures, mais très rarement les verbes parier ou promettre eux-mêmes. Bien plus, lorsque ces verbes apparaissent, ce n'est pas pour réaliser effectivement l'acte qu'ils sont censés dénoter. En français méridional, on dit très fréquemment "Je te parie un merle blanc que...". Personne, ni le locuteur ni l'auditeur, ne songe même un seul instant qu'il puisse s'agir d'un pari véritable. C'est un acte purement verbal qui n'instaure aucune réalité nouvelle. De même, toujours en français du Midi, le verbe "promettre" connaît un emploi fréquent dans un sens bien éloigné de celui de la promesse: "Ce film était passionnant, je te promets!", où, se rapportant à un fait passé ou présent, promettre est ici l'équivalent de "dire", une forme d'insistance.

Par contre, lorsqu'on demande à quelqu'un de dire la façon dont il pense que s'exprimerait un ordre, un pari ou une promesse, ce sont souvent les trois verbes correspondants qui sont proposés. Ce sont aussi presque toujours ces trois verbes qui apparaissent dans les dialogues littéraires ou cinématographiques. Ces constatations de manderaient à être étayées par une enquête plus élaborée. Telles quelles, elles confirment l'hypothèse d'un décalage en matière de performativité, voire d'un divorce, entre le code du linguiste et le discours.

D'autre part, la vie quotidienne apporte de nombreux exemples où le non-verbal, le gestuel, joue un rôle prédominant pour l'exécution de l'acte performatif, au point que, dans de nombreux cas, seul le geste exprime l'acte: la main tendue pour promettre ou parier, le mouvement circulaire du bras pour donner l'ordre de partir, etc. En quelque sorte, cela va sans "dire"! Il est curieux que fréquemment le geste seul réalise l'acte, alors qu'il est très rare

que le même acte soit accompli au moyen du verbe performatif.

Au total, dans les situations les plus typiques de la production d'énoncés performatifs, on constate rarement l'usage du performatif explicite. De là à conclure que les verbes performatifs n'existent pas dans le discours, il y a un pas qu'on se gardera de franchir dans l'état actuel des recherches. Il faut se demander cependant à quoi tient ce paradoxe. Si le verbe explicite n'est pas employé, c'est sans doute qu'il est inutile. Mais pourquoi?

3. La dimension sociale de la performativité.

Il est temps de revenir sur un aspect déjà signalé dans la performativité, son caractère social, noté, nous l'avons vu en 1, par Benveniste (1958) et Fauconnier (1979) dans les définitions qu'ils proposent. Différents éléments de réflexion vont permettre d'approfondir ce point.

3.1. Trois éléments de réflexion.

3.1.1. Le rôle du contexte.

Supposons qu'au milieu d'un cours, un étudiant déclare brusquement: "La séance est ouverte". L'énoncé, bien que linguistiquement identique à ce que peut dire un président à l'ouverture d'une assemblée, n'est cependant pas performatif. Il ne l'est pas davantage si on l'explicite sous la forme: "Je déclare la séance ouverte". La présence du verbe "déclarer" ne rend pas l'énoncé performatif pour autant. S'il est alors inopérant, c'est pour diverses raisons: il ne s'agit pas d'une séance pouvant être ouverte; le travail est déjà commencé et le locuteur n'est pas habilité à ouvrir la séance. Dans cette circonstance, "la séance est ouverte" ne peut être qu'une ci-

tation ou une plaisanterie, comme si un individu quelconque s'avisait de déclarer n'importe quand: "Je baptise ce bateau Queen Elisabeth", pour reprendre l'exemple célèbre d'Austin.

Les éléments qui permettent ou empêchent la réalisation performative dans le cas ci-dessus sont d'ordre contextuel et il faut bien admettre alors que certains énoncés performatifs tirent leur valeur performative du contexte. Pour que "La séance est ouverte" ait cette valeur, il faut que soient respectées les conditions extérieures déjà signalées: triple nécessité d'une "séance", d'un début, d'un pouvoir du locuteur; la même phrase dite par un journaliste faisant le reportage de la séance est une description. Mais il faut y ajouter la nécessité que le discours du locuteur, aussi auto risé soit-il, soit également reconnu et admis: un président complètement ivre qui prononcerait les mêmes mots en bafouillant et en s'effondrant sur son bureau n'ouvrirait certainement pas la séance, mais provoquerait des remous allant jusqu'à son expulsion!

Ce rôle des éléments contextuels a été mis en lumière par Austin lui-même. Dans la 2^e et 3^e conférence (1962), il examine les types d'échecs possibles à la bonne marche du performatif. Parmi les conditions à réunir pour qu'il y ait réussite du performatif, figurent notamment les "conditions de félicité de type A" :

"A 1 . Il doit exister une procédure, reconnue par convention, dotée par convention d'un certain effet, et comprenant l'énoncé de certains mots par de certaines personnes dans de certaines circonstances. De plus,

A 2 . il faut que dans chaque cas les personnes et les circonstances particulières soient celles qui conviennent pour qu'on puisse invoquer la procédure en question." (p 49)

Ainsi, un mari ne peut-il divorcer d'avec sa femme simplement en lui déclarant: "Nous voilà divorcés!", car il n'existe pas de procédure institutionnelle permettant le divorce par cette seule formule; de même, "Je baptise le bateau Queen Elisabeth" ne suffit pas à baptiser le bateau, si ce n'est pas le jour dit et si le locuteur n'est pas le parrain désigné.

3.2.2. Austin et le conventionnalisme.

Recanati (1981) expose et critique ce qu'il appelle la thèse du conventionnalisme d'Austin et de Ducrot. Il existe des actes conventionnels ou institutionnels, à opposer à des actes naturels tels que se gratter la tête ou lever le bras. Pour les premiers, c'est une convention socialement reconnue qui détermine la réussite de l'acte: "Faire certains gestes, c'est jouer aux échecs" (p91), ou dire "je te baptise", c'est baptiser. Ce sont des "faits qu'on ne peut analyser sans faire intervenir le concept d'institution" (p 91).

Le problème pour Récanati est de savoir si tous les actes illocutionnaires sont conventionnels ou non. Au terme d'une longue discussion, il conclut que le conventionnalisme d'Austin est une erreur: en effet, quand je dis: "Je t'ordonne de sortir", je fais deux choses: je donne un ordre, et je dis, je déclare que je donne l'ordre. C'est par le fait que je déclare que j'assure l'uptake, la compréhension de l'auditeur, donc que j'assure le succès de l'acte, ce qu'Austin reconnaît lui-même comme suffisant. Tout verbe performatif contenant toujours une déclaration, il n'est pas besoin de postuler une convention de nature extra-linguistique pour assurer la réalisation de l'ordre.

Malgré son caractère rigoureux et serré, la discussion de

Recanati ne clôt cependant pas le problème. D'abord parce qu'il ne suffit pas de déclarer " je t'ordonne" pour donner effectivement un ordre ,et on reviendra sur ce point,d'autant que l'ordre,nous l'avons vu,utilise d'autres formules dans la réalité du discours. D'autre part,la discussion porte sur le lien entre une convention et une forme linguistique particulière qui est le verbe performatif, par exemple "je t'avertis que..."Or,Recanati le dit lui-même,certains énoncés ont une valeur performative d'avertissement sans cette forme spécifique,par exemple "La glace est mince par ici". Dire alors que cet énoncé n'a de valeur performative que parce que l'auditeur le rapporte mentalement à "je t'avertis que la glace est mince" ne paraît pas réaliste.Il faudrait supposer que tout auditeur qui reçoit un avertissement connaisse le verbe "avertir", ce qui relève de la linguistique-fiction.Un enfant de quatre ans peut parfaitement comprendre la valeur d'avertissement de "la glace est mince par ici" sans posséder dans son lexique le terme "avertir":c'est son expérience antérieure,sa connaissance des choses,qui lui donneront la clé de l'énoncé.D'ailleurs,il faut bien y revenir,l'avertissement se fait couramment en français par "Attention!",qui n'est pas un verbe performatif,qui ne contient pas de déclaration sous-jacente,et qui est bien un pur avertissement conventionnel.Un fois encore,la réflexion des linguistes n'est pas en accord avec la réalité du discours.

Enfin,Austin distinguait deux plans: celui de la convention,de la procédure institutionnelle légalisant l'acte,et celui du contexte situationnel.Ici le contexte n'est nullement pris en compte.Recenati discute exclusivement sur A 1 ,pas sur A 2.Or c'est à cause de A 2 qu'Austin jugeait ambiguës,indécidables par elles-mêmes,des expressions comme:"je serai là" (constatation? promesse?) ou "Il y a un taureau dans le champ",qui peut être aussi

bien une description qu'un avertissement; seule la connaissance du contexte permet de dire s'il s'agit du commentaire d'un tableau ou d'un signal d'alarme. Toutefois, malgré cela, Austin a refusé de prendre véritablement en compte ce contexte dans son analyse de la performativité parce que son objet d'étude était avant tout la langue, et que c'était dans la langue seule qu'il comptait trouver, comme Récanati d'ailleurs, la solution au problème.

3.2.3. Le rituel et le magique.

Un troisième élément de réflexion est à chercher dans la critique faite par Benveniste (1963) à Austin, lui reprochant notamment d'avoir utilisé comme exemples des expressions banalisées par la vie sociale, du type "je m'excuse", "je vous conseille de le faire", ou encore "bonjour", que Benveniste fait venir d'un "performatif d'intention magique, qui a perdu sa solennité et sa vertu primitives: "je vous souhaite le bon jour" (p 271). Il paraît nécessaire à Benveniste de laisser de côté ces formules pour revenir à des performatifs "de plein exercice", notamment ceux des "actes d'autorité: "j'ordonne, il est décidé que..."

Austin n'a certes pas limité ses réflexions aux expressions figées qui lui sont reprochées. Mais la critique faite par Benveniste permet d'attirer l'attention sur le type de situations dans lesquelles se produisent des performatifs. Beaucoup d'énoncés performatifs renvoient en effet à des situations très codifiées.

Un petit test fait sur des performatifs explicites le montre bien. Dans l'ouvrage de P. Burney (1972) recensant les verbes français, on a recherché, parmi les 366 verbes commençant par la lettre A, ceux qui pouvaient servir de performatifs explicites, en opérant plusieurs filtrages à l'aide des différentes définitions données

En 1. Restent une bonne douzaine de verbes qui semblent satisfaire à tous les critères: abjurer, accuser, acquitter, adjuger, affirmer, agréer, amnistier, approuver, assurer, autoriser, avaliser, avertir, avouer. On constate que sur ces 13 verbes, 8 au moins appartiennent au domaine juridique, et que deux autres, agréer et approuver, en sont fort proches, la différence avec autoriser et avaliser étant un simple question de niveau de langue.

Il ne paraît pas aventureux alors de penser que le domaine privilégié de la performativité, ce sont les situations codifiées; par la religion, d'où l'exemple-phare "je baptise", par les institutions juridiques, militaires, administratives. L'ensemble de ces institutions fournit en effet le cadre où se produisent la grande majorité des énoncés performatifs. C'est bien le domaine des "actes d'autorité" de Benveniste, que P. Bourdieu (1975) appelle plutôt les "actes autorisés" par l'institution, des "opérations de magie sociale" possibles seulement si certaines conditions sont réunies.

Ce terme de "magie", on le rencontre à plusieurs reprises dans les travaux sur la performativité, chez Bourdieu, Benveniste et aussi Fauconnier qui parle de "magie verbale". Ce n'est peut-être pas un hasard, ou un simple effet de style. Le comble (ou la source) de la performativité ne serait-il pas dans la magie (devenue la religion), à savoir dans l'expérience mystique du Verbe donnant de l'existence à la chose évoquée? Cette magie du verbe, qui fonde l'incantation et qu'on retrouve dans des croyances diverses, du vaudou à la religion chrétienne, est à rapprocher du fait que les exemples privilégiés de performativité appartiennent au domaine de tout ce qui est ritualisé, et notamment de la religion.

On remarquera aussi que les discussions sur la performa-

tivité portent souvent en fait sur le lien entre le mot et la chose. Or ce lien peut recevoir deux interprétations selon l'idée qu'on se fait de la magie verbale. Si l'on admet que le mot peut créer la chose, si l'on estime que "Fiat lux et lux fuit" est possible, alors on peut penser que le seul fait de dire "J'avertis" ou "Je baptise" est par lui-même l'instauration d'une réalité nouvelle, que celle-ci soit d'ordre matériel ou immatériel. C'est la seule puissance du mot qui crée la situation, le performatif agissant de par sa seule énonciation.

Si par contre on ne croit pas que les mots puissent créer les choses, si l'on juge "Fiat lux" impossible, il faut chercher ailleurs que dans une opération verbale les conditions de la performativité. Dans cette perspective, les mots ne peuvent avoir de valeur performative que par le jeu des conventions d'ordre social et des éléments du contexte situationnel, ce qui explique l'apparition des performatifs plus particulièrement dans le cadre de situations fortement ritualisées.

3.2. Le caractère social de la performativité.

Si l'on choisit le deuxième type d'interprétation, cela conduit à admettre que la performativité est du domaine social. Ce caractère est plus ou moins apparent selon les situations.

Il semble évident dans les situations où un pouvoir du locuteur est nécessaire pour la réalisation de l'acte: c'est le cas de baptiser, léguer, acquitter par exemple. P. Bourdieu (1975) affirme que "le "pouvoir" des locutions exprimées réside en réalité dans les conditions institutionnelles de leur production et de leur réception". Dans ces exemples, c'est le fait social qui fait la performativité. G. Fauconnier (1979) analyse le processus "d'incorporation"

de l'élément linguistique "je baptise" au rituel du baptême. Mais si le locuteur n'a pas les caractéristiques sociales lui permettant de baptiser, il n'y a pas performativité même s'il dit "je baptise". L'énoncé serait vide, du moins en tant qu'acte performatif. Ainsi la performativité n'est-elle ni grammaticale ni lexicale. C'est la simple traduction linguistique d'un phénomène social.

Dans des situations très codifiées comme celles des jeux (échecs, bridge, etc.) ou du pari, on retrouve un phénomène semblable. Le pouvoir du locuteur lui est donné par les règles: ce sont les règles du jeu qui font que "je passe" équivaut à une certaine opération au poker ou au bridge. Ces règles sont si fortes qu'elles réduisent bien souvent l'énoncé dit performatif à un simple accompagnement de l'acte: "je roque" ou "échec au roi" accompagnent le mouvement des pièces et ne s'y substituent pas.

Mais alors que P. Bourdieu estime que les problèmes de pouvoir sont au centre de toute activité linguistique, on peut juger au contraire que le caractère social de la performativité existe aussi dans des situations ne relevant pas de cette problématique. A la rigueur, quand il s'agit de salutations, de remerciements, de félicitations ou d'excuses, on peut penser qu'on a encore affaire à un cadre fortement socialisé, où les interlocuteurs peuvent définir leur position réciproque en termes de hiérarchie au moins momentanée. ^{Par} contre la promesse ne fait guère apparaître des relations de pouvoir, et ce n'est donc pas en ces termes qu'on rendra compte du caractère social de sa performativité.

Searle (1983 a) explique que c'est seulement l'existence d'un arrière-plan social qui permet un acte comme la promesse. Il n'est guère pensable, dit-il, qu'un seul homme, hors de toute convention sociale, ait pu faire une promesse à un autre homme une seule

fois dans l'histoire de l'humanité en disant "je promets" et que cela ait eu effectivement une valeur de promesse. Un énoncé ne peut être considéré comme une promesse que s'il renvoie à une institution globale de la promesse. La langue est de toute façon un fait social et conventionnel, comme l'a montré depuis longtemps F. de Saussure. Mais à l'intérieur de la convention linguistique en général, existant pour tous les énoncés, il y a différents degrés d'interaction du social et du linguistique. Autant l'interprétation de "je parle" est du domaine de la constatation immédiate, autant la performativité de "je promets" relève de l'arrière-plan social et conventionnel.

4. Conclusion.

La performativité présente donc un caractère social constant et dominant, et n'a de réalité que par là. Il ne s'agit plus de mettre en place une toile de fond conventionnelle, des "conditions de félicité" qui détermineraient le succès du message performatif dont la performativité demeurerait de nature linguistique, comme le proposait Austin. La performativité est conçue ici comme étant de NATURE sociale, sous quelque forme qu'elle se manifeste: verbe performatif, locutions. On ne suivra ainsi pas Fauconnier (1979) lorsqu'il juge variable cette dimension sociale. A son avis, si l'énoncé "Je vous sacre empereur d'Annam" n'est performatif que si le locuteur a le pouvoir de sacrer quelqu'un empereur d'Annam, l'énoncé "Je vous ordonne de sortir" demeure au contraire un ordre même si le pouvoir de donner cet ordre est contesté par l'auditeur. Ce point de vue ne prend pas en compte le rôle de l'écoute, de la réception, dans la réalisation de l'acte performatif: pour qu'il y ait

effectivement ordre, il faut que le discours soit reconnu comme tel, que l'interaction sociale rende l'ordre possible. Le clochard ramassé dans le fourgon de la police ne peut dire "Je vous ordonne de sortir" à un agent en lui donnant effectivement un ordre: son énoncé a une valeur performative nulle, comparable à celle de "La séance est ouverte" proféré n'importe quand par n'importe qui.

Si l'on admet la performativité comme phénomène social, certaines discussions linguistiques perdent de leur acuité. Il n'est plus très important de se demander par exemple s'il existe des critères formels de la performativité, en je + indicatif présent ou autre, puisque ce n'est pas dans la langue qu'elle réside. Par contre, la dilution extrême de la performativité dans la masse des actes "L-substituables" comme le fait Berrendonner (1981) peut être évitée si l'on remarque que les verbes dits performatifs n'ont pas la même dimension sociale que les autres: alors que "je promets" renvoie à une institution de la promesse, "je viens" ne réfère pas à une institution de la venue. Tous les verbes, contrairement à ce que dit Berrendonner, ne sont donc pas virtuellement performatifs.

Reste à approfondir la question de la réalisation de la performativité dans le discours quotidien afin de préciser les formes qu'elle peut prendre dans différentes situations. Mais il serait peut-être intéressant aussi d'examiner l'utilisation de la notion dans des domaines aussi divers que l'informatique ou la psychanalyse. Certains langages informatiques, par exemple, tels que le Logo, où le nom d'une procédure correspond à la réalisation de l'acte, où dire "chaise" à l'ordinateur, c'est faire un ~~chaise~~ chaise sur l'écran, semblent faire de n'importe quel élément de la langue le support de la performativité, et de l'homme un nouveau Dieu qui

peut créer par la parole. Mais hélas! dire "chaise" n'est faire "chaise" que par un ensemble de règles préalablement introduites dans la machine par l'opérateur, donc encore et toujours par un lot de conventions. Dire "chaise" en Logo, pas plus que "j'ordonne", n'est décidément pas l'équivalent moderne de "Fiat Lux"!

(*) Le numéro des pages renvoie à la traduction française.

BIBLIOGRAPHIE

- AUSTIN J.L., How to do things with words; Oxford University Press, 1962. Traduction française: Quand dire c'est faire, Paris, Le Seuil, 1970.
- BENVENISTE E., - De la subjectivité dans le langage; Journal de Psychologie, Paris, P.U.F., 1958. Recueilli dans Problèmes de Linguistique générale, tome I, chapitre 21, Paris, N.R.F. Gallimard, 1966.
- La philosophie analytique et le langage; Les études philosophiques, n°1, Paris, P.U.F., 1963. Recueilli dans Problèmes de Linguistique générale, tome I, chapitre 22.
- BERRENDONNER A., Eléments de pragmatique linguistique, Paris, Minuit, 1981.
- BOURDIEU P., - Le langage autorisé, Note sur les conditions sociales de l'efficacité du discours rituel, Actes de la recherche en sciences sociales, n°5-6, Paris, 1975.
- Ce que parler veut dire: l'économie des échanges linguistiques; Paris, Fayard, 1982.

- KERBRAT-ORECCHIONNI C., Benveniste et Austin; Colloque Emile Benveniste, Tours, 1983.
- MIGNOT X., Performativité et descriptivité, BSL, tome 78, fascicule 1, p -21, Paris, 1983.
- RECANATI F., Les énoncés performatifs, Paris, Minuit, 1981.
- SEARLE J.R., - Subjectivité et conventions sociales dans la théorie des actes de langage; Colloque Sémiotique et pragmatique, Perpignan, 1983a.
- Intentionality, An essay in the philosophy of mind; Cambridge University Press, 1983b.
- SLAKTA D., Essai pour Austin; Langue française n° 21, Paris Larousse, 1974.
- VENDLER Z., Les performatifs en perspective; Langages n° 17, Paris, Larousse, 1970.
- BURNEY P., Les verbes français; collection F, Paris, Hachette, 1972.
- DILLER A-M, RECANATI F., La pragmatique; Langue française, n° 42, Paris, Larousse, 1979.
- DUCROT O., - Dire et ne pas dire; Paris, Hermann, 1972.
- Les mots du discours; Paris, Minuit, 1975.
- FAUCONNIER G., Comment contrôler la vérité, Remarques illustrées par des assertions dangereuses et pernicieuses en tout genre; Actes de la recherche en sciences sociales, n° 25, Paris, 1979.